

comprimée par la faiblesse du roi Stanislas-Auguste, et nouveau démembrement de la Pologne, réduite à trois millions d'âmes, après en avoir compté plus de vingt millions dans ses belles provinces. Mais un tel peuple ne consentira pas à vivre sous une telle oppression. Il se soulève en 1794, et l'intrépide de Kosciuszko fait en vain des prodiges de valeur contre les puissances coalisées : il tombe sur le champ de bataille de Maciejowicé, et bientôt après vingt mille victimes femmes, enfans, vieillards, jeunes filles, sont insultés et massacrés dans Praga, aux portes de Varsovie. Le dernier roi Stanislas-Auguste Poniatowski, ex-favori de Catherine, abdique, et la Pologne, définitivement partagée entre ses trois meurtriers, perd jusqu'à son nom. Tout n'est pas fini. Au bruit des victoires de Napoléon, la Pologne se ranime et accourt tout entière sur les pas du conquérant : mais celui-ci accueille avec froideur des hommes qui veulent, par dessus tout, leur antique indépendance : au lieu de constituer une nation alliée, son ambition le pousse en Russie, il s'y perd ; et, pour la quatrième fois, la Pologne est divisée par ses avides et ingrats voisins. L'empereur Alexandre se montre généreux pour les provinces qui lui sont échues, et promulgue une Constitution selon l'engagement pris au congrès de Vienne. Mais cet effort ne peut se soutenir chez un Russe, et la réaction despotique se manifeste bientôt. Nicolas succède à Alexandre et forge de nouvelles chaînes.

C'est ainsi que nous arrivons à la fin de l'année 1830, époque où se déroulent les événemens de cette histoire. On s'imagine aisément le triste état d'un pays qui, depuis soixante ans, a subi tant d'outrages et d'horreurs. La terreur est partout ; car la Russie a répandu des milliers d'espions pour épier et pour étouffer ce qui peut ressembler à l'ombre même d'une espérance. Les Polonais se meuvent dans leurs villes comme des ombres muettes : dans les rues, sur les places, aux promenades, dans les réunions publiques, personne n'ose échanger un mot patriotique même avec un ami. Les membres d'une même famille, séparés par la distance, renoncent à se communiquer leurs pensées, car le secret des lettres est violé par une police infâme. Sur la plus futile apparence, un citoyen disparaît sans qu'on daigne répondre aux pleurs d'une femme ou d'une mère au désespoir. Les cachots regorgent de victimes, et la Sibérie peuple avec étonnement ses lamentables déserts. Cependant, chose admirable ! la Pologne écrasée mais non vaincue médite encore sa délivrance ! Des âmes héroïques, sous l'abri de forêts, dans l'ombre des nuits, se réunissent, se concertent et se préparent résolument à mourir pour la patrie. On s'agite sourdement dans toutes les provinces, et chacun semble attendre un premier signal pour se lancer dans l'arène des révolutions.

Dans la matinée du 1er décembre 1830, un gentilhomme polonais, Raphaël Ubinski, suivait à cheval les bords du Niémen, dans les environs de Grodno : un brillant équipage de chasse le précédait et révélait à tous la noblesse et la fortune du maître. La meute faisait retentir le rivage de ses joyeux aboiemens ; les piqueurs, montés sur des chevaux de race, sonnaient par momens de vives fanfares, au bruit desquelles des troupes d'enfans et de jeune garçons accouraient sur les pas des cavaliers et grossissaient le cortège, se disposant à prendre part aux fatigues de la journée. La nature flétrie par l'hiver, mais un instant ranimée sous les magiques rayons du soleil, avait ce charme mélancolique qui se peint dans le sourire d'une jeune fille qu'une mortelle maladie entraîne au tombeau. Une immense plaine s'étendait devant les chasseurs, d'un côté, le fleuve, empourpré des feux du jour, roulait avec une paisible majesté ses ondes étincelantes ; de l'autre, la ligne sombre des bois dépouillés se détachait en ondulations irrégulières sur un ciel lumineux et pur. Mais ni l'éclat inespéré de ce beau jour, ni la gaieté bruyante des veneurs et des paysans ne purent éclaircir le visage sérieux et préoccupé du jeune gentilhomme qui se tenait à quelques pas en arrière de sa troupe, comme pour se mieux livrer à ses réflexions.

Raphaël Ubinski, depuis plusieurs années, privé de son père et de sa mère, avait alors de vingt-cinq à vingt-six ans et vivait retiré dans ses terres auprès d'une aïeule maternelle, femme d'un grand courage et d'une haute vertu, à laquelle il témoignait autant de confiance que d'affection. Élevé dans les véritables principes de l'honneur et de la religion, Raphaël avait su résister à tous les entraînemens de la jeunesse comme à toutes les séductions de la fortune. L'étude occupait ses loisirs, et profondément pénétré de ces belles traditions qui voulaient qu'en Pologne un gentilhomme pût servir sa patrie par son intelligence aussi bien que par son épée, il avait à cœur de se rendre digne des hauts emplois ou sa naissance l'appelait. Raphaël, cependant, était loin d'être ambitieux ; mais vivement frappé du déplorable état où son pays était réduit, il n'aspirait qu'à se dévouer pour sa délivrance et son salut. Dans le premier enthousiasme

de la jeunesse il avait cru que la force seule devait assurer l'indépendance de la Pologne, et il s'était jeté avec ardeur dans ces sociétés secrètes qui, malgré l'extrême vigilance de la police, se multipliaient dans toutes les provinces. Mais à mesure que sa raison se fortifiait par l'étude et par la réflexion, il en vint bientôt à reconnaître que son infortuné pays dominé par trois grandes puissances, plaçait vainement son espoir dans le succès d'une lutte avec ses oppresseurs. Cette conviction jeta d'abord le découragement dans son âme, car il ne pouvait renoncer à soutenir des droits aussi sacrés et pour lesquels il était prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang.—Oh ! non, se disait-il alors dans une cruelle angoisse, Dieu ne voudra pas consacrer les brutales entreprises de la violence et de la trahison : la Pologne, malgré sa faiblesse, ne peut être éternellement condamnée à gémir dans l'esclavage. Une voie de salut doit exister pour elle ! Où la trouver ?

Après mille réflexions sur cette grande question, qui devint l'objet de toutes ses études, il arriva à cette conclusion que la Pologne devait être patiente, et se préparer par des mœurs héroïques aux événemens que la Providence saurait bien faire naître pour la sauver. L'état des peuples et l'agitation universelle des esprits pouvaient donner des pressentimens de l'avenir à un esprit attentif. Ces idées, devenues des convictions, changèrent complètement les desseins et la conduite de Raphaël, et au lieu d'exciter l'impatience de ses amis en les précipitant vers un dénouement qui désormais, à ses yeux, ne pouvait qu'aggraver leurs maux, il s'efforça de les retenir et de leur montrer comment on pouvait véritablement servir la patrie, en s'efforçant d'y développer toutes les vertus nationales. Mais ce nouveau langage ne fut pas toujours compris, et la réserve que s'imposait Raphaël sur toutes les mesures violentes, lui créa une de ces fausses positions où l'on semble, aux yeux des esprits emportés, vouloir et ne vouloir pas, uniquement parce qu'on ne veut que le possible et que l'on connaît mieux les véritables moyens d'y arriver.

Telles étaient les pensées qui préoccupaient Raphaël au moment où nous le rencontrons sur les bords du Niémen : il se rendait à une grande chasse dans les domaines du comte Bialewski ; mais cette chasse n'était guère qu'un prétexte pour se voir, s'exciter les uns les autres et arrêter les plans d'une lutte qui devenait chaque jour plus imminente. Aussi, fort embarrassé de l'attitude qu'il avait prise avec ses amis, parce que le temps seul pouvait la justifier, appréhendait-il ces réunions, où il avait tant de peine à défendre ses convictions. Mais alors qu'est-ce qui l'obligeait à accepter l'invitation du comte Bialewski, ancien militaire d'un patriotisme exalté, et qui brûlait d'en venir aux mains avec les Russes ? C'est que d'abord, après avoir partagé toutes les espérances de ses amis, il lui était très-difficile de se tenir honorablement à l'écart, et ensuite.... ensuite Raphaël avait vingt-cinq ans et le comte Bialewski avait une fille ! Or, la fille du comte Bialewski, fort agréable personne, riche héritière, et vraiment remarquable par les rares qualités de son esprit et de son cœur attirait naturellement les regards des jeunes seigneurs ses voisins : elle avait vingt ans, et son père avait déclaré qu'il ne la marierait pas avant sa vingt-et-unième année. De là plusieurs prétendans, entre lesquels Raphaël n'était pas le moins empressé. Il ne pouvait donc refuser l'invitation du comte. Le pouvait d'autant moins que, redoutant les interprétations peu loyales qu'on pouvait donner à sa conduite politique pour le desservir auprès de la jeune comtesse Rosa, il se sentait au fond de l'âme d'assez énergiques convictions pour se défendre et se justifier avec succès.

Et il allait ainsi rêvant tour à tour et aux malheurs destinés de son pays et aux difficultés très-sérieuses de sa propre destinée, lorsque, sur une route de traverse qui venait aboutir à celle qu'il suivait lui-même, il aperçut un nombreux et magnifique cortège qui se dirigeait de son côté en le gagnant de vitesse. Un moment après il reconnaissait un de ses amis, Stanislas Dewello, qui courut à lui avec de grands cris de joie et les gestes les plus affectueux.

—Je suis d'autant plus heureux de te rencontrer, mon cher Raphaël, s'écria le nouveau venu, que je m'attendais moins au plaisir de cette rencontre.

—Pourquoi cela ?

—Eh ! mais, parce que nous ne te voyons presque plus : tu t'éloignes de tes amis, tu sembles leur refuser la confiance ; et ils en sont presque à se demander s'ils peuvent encore compter sur toi pour la noble entreprise à laquelle ils se sont tous dévoués.

—Avant de te répondre, mon cher Stanislas, dit Raphaël en baissant la voix, fais-moi le plaisir de me dire s'il entre dans tes habitudes d'avoir toujours derrière toi cet honnête intendant qui paraît ne te vouloir pas plus quitter que ton ombre ?

—Il n'y a rien à craindre de lui, c'est un fidèle ; et, de plus, un précieux serviteur, sans lequel je serais ruiné dix fois. Cependant je